

DAVID FINCHER

Seven



13 - 22 OCTOBRE 2023 EN SA PRÉSENCE

David Fincher fait l'événement avec la sortie sur Netflix de *The Killer*, que la Cinémathèque proposera en avant-première et en sa présence. Œuvres de jeunesse, *Seven*, *Fight Club* ou *Panic Room* sont des marqueurs de leur époque, quand les plus récents *Zodiac* ou *The Social Network* ne témoignent plus seulement d'une virtuosité maniaque, mais d'une nouvelle forme de maturité. Celle des plus grands. Avec le soutien de NETFLIX

AVANT- PREMIÈRE

En présence
de David Fincher
The Killer

► Ve 13 oct 19h30

LEÇON DE CINÉMA

David Fincher
par David Fincher

► Sa 14 oct 14h30

5 SÉANCES PRÉSENTÉES

par Guillaume Orignac

The Social Network

► Sa 14 oct 20h

Fight Club

► Ve 20 oct 18h

*L'Étrange Histoire de
Benjamin Button*

► Ve 20 oct 21h

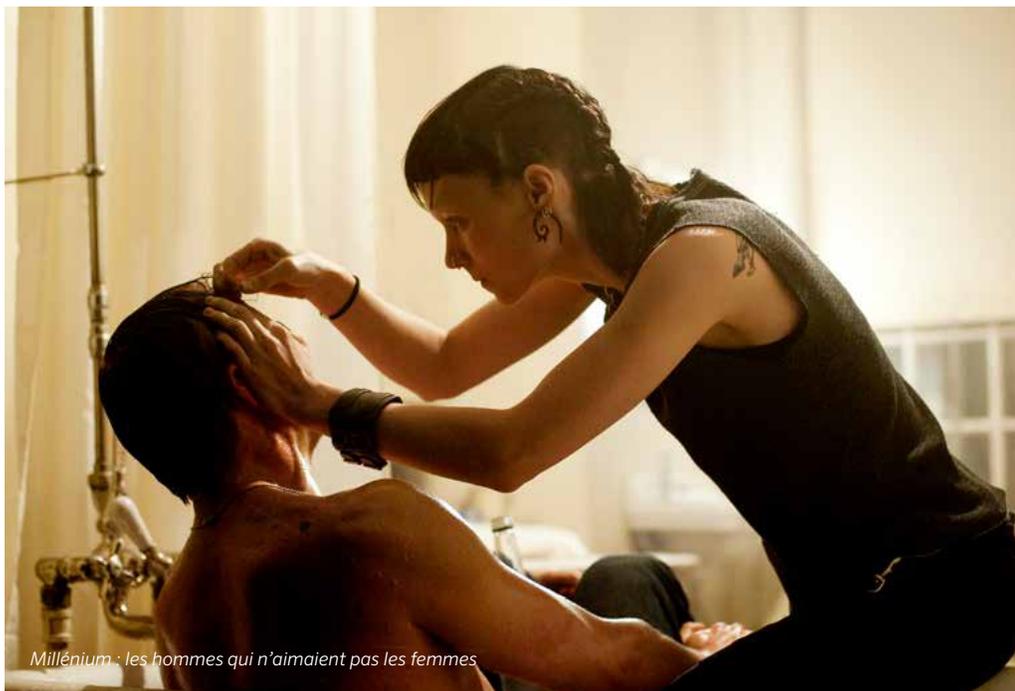
Gone Girl

► Di 22 oct 18h

Mank

► Di 22 oct 21h15

FINCHER, DANS LA MAIN DU TEMPS



Millénium : les hommes qui n'aimaient pas les femmes

Éclos dans la dernière décennie du siècle passé, le cinéma de David Fincher reste pourtant inextricablement lié au tournant numérique des années 2000. Un virage négocié dans sa filmographie même, quand le turbulent prodige, après une parenthèse de cinq ans, revient au cinéma avec un thriller inhabituellement long, *Zodiac*. Film jalon, mais qui signifie moins une rupture qu'il ne révèle ce qui se tramait déjà dans cette filmographie : une pente néoclassique qui, associée à une maîtrise technique, offre une des œuvres les plus marquantes du cinéma américain contemporain.

Formé, dans les années 90, dans la manufacture du vidéoclip et de la publicité, dont il fut un des virtuoses, David Fincher a d'abord acquis la réputation d'un cinéaste habile et efficace. Son sens de l'épate visuelle allié à une attention scrupuleuse aux codes narratifs américains a pu ainsi dessiner la figure d'un brillant artisan défendant un formalisme glacial. Fincher, ce fut d'abord une signature visuelle emblématique,

cristallisée dès *Seven*, son deuxième film, et qui a influencé durablement la photographie du cinéma de genre, au risque d'un imaginaire contraint. Face à des cinéastes de la même génération, le réalisateur semblait ainsi se conformer dans une image de *wonder boy* attaché à un cinéma de divertissement ambitieux, appelé naturellement à vieillir avec la technologie des CGI dont il s'est montré d'emblée friand.

LE PIÈGE PERFECTIONNISTE

Mais ce perfectionnisme visuel s'est vite révélé comme le symptôme d'une obsession personnelle pour l'achèvement et la clôture. À l'instar d'Herman Mankiewicz, cité dans *Mank* (« Il semble que je devienne de plus en plus un rat pris à son propre piège »), les personnages de Fincher s'enferment d'eux-mêmes dans des labyrinthes mentaux ou des images pièges. Malgré leur diversité de genre, tous les longs métrages de Fincher ont le ton d'un film

noir. Dans ces enquêtes sur les structures du piège, il s'agit moins de trouver une porte de sortie que de transformer le chaos des gestes et des événements en une totalité leur donnant sens. Chaque film marque une quête d'accomplissement qui isole les personnages du reste du monde, comme les films eux-mêmes semblent s'isoler du réel, bouclés dans leurs propres images numériques.

Ce cinéma en circuit clos a pourtant très vite reflété un état de l'Amérique. À la fin de *Fight Club*, les tours du capitalisme occidental s'effondrent, deux ans avant celles du World Trade Center. En 1997, la descente vertigineuse de Michael Douglas dans les multiples réalités de *The Game* offre une image à la structuration paranoïaque qui s'est aujourd'hui étendue à toutes les couches de nos existences. D'être précisément forgé à l'écart du réel immédiat, ce cinéma lui a donc donné des images, mais il les lui a données en avance.

LE CANON CLASSIQUE

Vingt ans après ces débuts, Fincher a donc désormais agrafé son nom à la liste volante des grands maîtres américains. Dernier contrebandier en date de Hollywood, il a placé sa maestria technique dans les pas du canon hitchcockien, influence avouée du génial *Gone Girl*. Du jeune homme intransigeant bataillant pour imposer aux studios ses idées au metteur en scène gracieux d'un film rendant hommage à ses pères, symboliques et réel, avec *Mank*, c'est ainsi moins un itinéraire qui se dessine, qu'un univers qui se précise à travers une constante rigueur formelle. Rigueur dont il a lui-même pu définir le principe en célébrant une vision stricte du cinéma : « Les gens pensent qu'il existe un million de manière de tourner une scène, mais je ne le crois pas. Il n'y en a que deux, et l'autre est fausse. »

Un million, deux, un seul ? Derrière l'amusante formule rabbinique se devine un bricolage ontologique qui va du pluralisme à l'unicité du monde, en passant par le dualisme. Cette tension entre l'un et le multiple est au cœur de ce cinéma qui se lit moins thématiquement qu'esthétiquement. C'est dans son goût pour les gros plans sur les appareils technologiques

que se forme une myriade d'indices, signaux venant trouer la narration jusqu'à l'emporter dans une indéchiffrable tempête de signes. L'univers chez Fincher se présente d'abord comme un codex énigmatique, au sens perpétuellement fuyant. La figure récurrente du serial killer vaut ainsi moins comme épouvantail maléfique que comme messenger du chaos. La paix du quotidien, que le cinéaste filme toujours avec une scrupuleuse attention à ses détails et ses rythmes, est un voile illusoire qu'il vient déchirer, pour en révéler l'insignifiance. Aux héros, alors, de retrouver de l'ordre dans ce monde en ruines, en reclassant le puzzle de ses signes. C'est ici que Fincher s'avoue cinéaste classique : par cette inclination naturelle à vouloir filmer la lutte infinie entre l'ordre et le chaos, entre l'unicité symbiotique du monde et son éparpillement par des puissances antagonistes.

FILMER L'IMPOSSIBLE

Derrière cette lutte, le formalisme fincherien repose cependant sur une conviction : le monde est un, puisque tout ne peut être filmé, donc interprété, que d'une seule manière. L'usage du numérique chez Fincher a été le moyen d'en parachever la recomposition, en inventant des mouvements d'appareils actionnés par un œil inhumain. Reste à comprendre l'instance derrière cet œil. Il suffit de remonter à la première image réalisée par Fincher, alors qu'il n'a que 22 ans : celle d'un fœtus fumant une cigarette. Image impossible tant elle défie l'ordre linéaire du temps. Même défiance dans son film le moins fincherien, partant le plus explicite : dans *L'Étrange Histoire de Benjamin Button*, le numérique permet d'inverser le vieillissement du corps de Brad Pitt. Et puis il y a *Mank*, sur un scénario écrit par son père défunt, dont les mots passés viennent littéralement griffer la surface de l'image. Les espaces piégés de ce cinéma sont des cristaux temporels où se rétractent passé et présent. Comme si, à force d'avoir voulu filmer le passage du temps, c'était le temps lui-même qui avait filmé cette œuvre.

Guillaume Originac

L'ÉTRANGE HISTOIRE DE BENJAMIN BUTTON

(THE CURIOUS CASE OF BENJAMIN BUTTON)

David Fincher

États-Unis. 2006. 166'. 35 mm. VOSTF

Avec Brad Pitt, Cate Blanchett, Julia Ormond.

Le plus mélancolique des films de Fincher, qui voit se croiser les destins de Daisy (Cate Blanchett) et Button (Brad Pitt), un homme né vieillard et qui rajeunit au fil des ans. Les discrets effets spéciaux servent au plus près l'ambition romanesque du film, poignante adaptation d'une nouvelle de F. Scott Fitzgerald.

Ve 20 oct 21h00 - HL Séance présentée par
Guillaume Orignac

THE GAME

David Fincher

États-Unis. 1996. 128'. DCP. VOSTF

Avec Michael Douglas, Sean Penn,
Deborah Kara Unger.

Thriller paranoïaque au titre programmatique, *The Game* est le plus ludique des films de Fincher. Mais le jeu est funeste, formidable entreprise de machination qui met Michael Douglas à rude épreuve, jusqu'à un improbable twist final, dernière pièce d'un puzzle machiavélique.

Je 19 oct 20h45 - HL



FIGHT CLUB

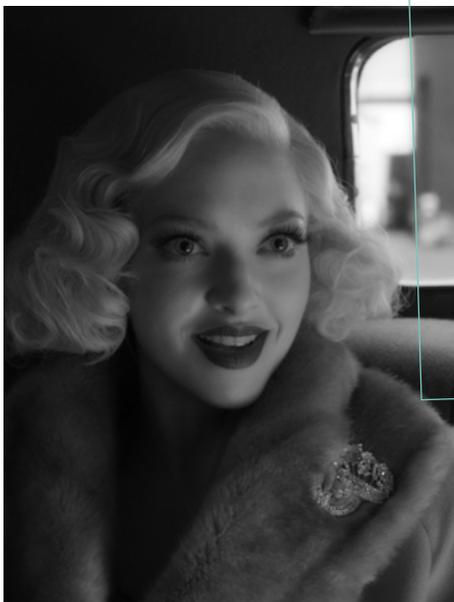
David Fincher

États-Unis. 1998. 135'. 35 mm. VOSTF

Avec Edward Norton, Brad Pitt, Helena Bonham Carter.

« Il est interdit de parler du Fight Club », règle numéro un d'un film qui fit paradoxalement beaucoup parler à sa sortie. *Fight Club* a depuis acquis sa légitimité culte - le terme n'est pour une fois pas galvaudé, tant l'adaptation du roman de Chuck Palahniuk est devenue au fil des ans le totem d'une certaine Amérique fin de siècle (le film est sorti en novembre 1999). Brillamment mis en scène, sûrement pris trop au sérieux par ses détracteurs, *Fight Club* est une comédie nihiliste qui joue malicieusement de l'ambiguïté de son propos, regard ambivalent porté sur le masculinisme et critique équivoque du capitalisme.

Ve 20 oct 18h00 - HL Séance présentée par Guillaume Orignac



GONE GIRL

David Fincher
États-Unis. 2013. 149'. DCP. VOSTF
Avec Ben Affleck, Rosamund Pike,
Neil Patrick Harris.

Étude mordante des mécanismes du couple et de leur épuisement, *Gone Girl* est un thriller à tiroirs. Fincher y joue des apparences et des faux-semblants grâce à un récit aux rebondissements savamment dosés, qui se mue dans sa deuxième moitié en un véritable jeu de massacre.

Di 22 oct 18h00 - HL Séance présentée par Guillaume Orignac

THE KILLER

David Fincher
États-Unis. 2023. 158'. DCP. VOSTF
Avec Michael Fassbender, Tilda Swinton,
Charles Parnell.

L'adaptation d'une série de BD signées Matz et Luc Jacamon marque les retrouvailles de Fincher avec Andrew Kevin Walker, scénariste de *Seven*, et Tilda Swinton, treize ans après *L'Étrange Histoire de Benjamin Button*. Et pour la première fois devant sa caméra, Michael Fassbender, en tueur à gages qui perd lentement la raison.

Ve 13 oct 19h30 - HL Avant-première. Séance suivie d'une discussion (Q & A) avec David Fincher. Séance privée réservée aux Libre Pass.

MANK

David Fincher
États-Unis. 2019. 131'. DCP. VOSTF
Avec Gary Oldman, Amanda Seyfried, Lily Collins.
Tournée pour Netflix, sur un scénario du père de David Fincher, l'évocation du rôle ingrat des scénaristes dans le grand jeu de dupes hollywoodien – ici Herman J. Mankiewicz, auteur du script de *Citizen Kane*. Extraordinaire composition de Gary Oldman, reconstitution fastueuse, et constat un rien amer sur les coulisses de l'industrie des rêves.

Di 22 oct 21h15 - HL Séance présentée par Guillaume Orignac

MILLÉNIUM : LES HOMMES QUI N'AIMAIENT PAS LES FEMMES

(THE GIRL WITH THE DRAGON TATTOO)

David Fincher
États-Unis-Suède. 2010. 155'. 35 mm
Avec Daniel Craig, Rooney Mara, Robin Wright.
Seconde adaptation du best-seller de Stieg Larsson, *Millénium* teint les habituelles obsessions de Fincher – traque d'un tueur en série, enquête labyrinthique, héroïne forte – d'une patine métallique qui tranche avec l'esthétique viscérale de *Seven*. Impeccable Rooney Mara, incarnation idéale du cyberpunk.
Sa 21 oct 18h30 - HL

PANIC ROOM

David Fincher
États-Unis. 2001. 108'. 35 mm. VOSTF
Avec Jodie Foster, Kristen Stewart,
Forest Whitaker.
Fincher dépoussière le motif classique du siège (*Rio Bravo*, *Assaut*), qu'il déploie dans une demeure new-yorkaise high-tech. Sa mise en scène virtuose joue des contraintes du huis clos avec élégance, et dessine en creux le portrait d'une mère et de sa fille face à la brutalité des hommes.
Sa 21 oct 15h00 - GF

SEVEN

David Fincher
États-Unis. 1995. 130'. 35 mm. VOSTF
Avec Brad Pitt, Morgan Freeman,
Gwyneth Paltrow.
L'un des meilleurs néo-noirs contemporains, relecture stylisée des archétypes du genre, passés ici au shaker d'une esthétique hybride. C'est son deuxième film, et Fincher impose déjà sa patte, une direction artistique sophistiquée, du générique d'ouverture à la photographie signée Darius Khondji.
Je 19 oct 18h00 - HL



THE SOCIAL NETWORK

David Fincher

États-Unis. 2009. 120'. 35 mm. VOSTF

Avec Jesse Eisenberg, Andrew Garfield, Justin Timberlake.

Le chef-d'œuvre *pixel perfect* de Fincher, palpitant biopic d'un personnage paradoxalement falot, *geek lambda* planqué derrière son ordinateur mais bientôt appelé à un destin extraordinaire : Mark Zuckerberg.

Le rythme du film, parfois comparé à celui des comédies mitraillettes de Howard Hawks, doit autant au talent de conteur de Fincher qu'au script éblouissant d'Aaron Sorkin (*À la Maison Blanche*). En un parfait contrepoint, l'électro spleen du duo Reznor-Ross et la composition nuancée de Jesse Eisenberg font de ce portrait la plus juste incarnation à ce jour de l'ultra-moderne solitude des années Facebook.

Sa 14 oct 20h00 - HL Séance présentée par Guillaume Orignac



ZODIAC

David Fincher

États-Unis. 2007. 156'. 35 mm. VOSTF

Avec Jake Gyllenhaal, Robert Downey Jr., Mark Ruffalo.

Le film de la maturité, récit rigoureux et ample d'une enquête longue de trente ans, menée par deux journalistes et deux enquêteurs sur les traces d'un insaisissable serial killer – le Zodiac, qui sévissait à San Francisco à la fin des sixties. Loin des effets de ses débuts, Fincher adopte la grande forme classique du cinéma américain des années 70, celle des Pakula et autres Pollack. La minutie maniaque de la reconstitution, magnifiée par la photographie du regretté Harry Savides, le suspense implacable de certaines scènes et le casting impeccable font de *Zodiac* l'un des grands films américains de son époque.

DAVID FINCHER PAR DAVID FINCHER, UNE LEÇON DE CINÉMA Animée par Frédéric Bonnaud

« Je connaissais bien cette histoire pour avoir grandi près de San Francisco : *Zodiac* hantait mes cauchemars de gosse. J'ai toujours pensé qu'il y avait eu une énorme chasse à l'homme pour trouver ce type. Il s'avère que c'était deux gars avec des téléphones à cadran et des stylos Bic. Même si la télé nous disait qu'ils examinaient des fichiers informatiques comparant les empreintes digitales, la réalité était que la technologie n'existait sous aucune forme, pas même un fax. Ce sont ces temps primitifs que nous avons voulu rappeler. » (David Fincher)

Sa 14 oct 14h30 - HL

Grand mécène de la
Cinémathèque française

Ami de la Cinémathèque
française

NETFLIX

WB
WARNER BROS.
DISCOVERY